

L'or et la boue

Charif Majdalani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/492>
DOI : 10.4000/ccs.492
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006
Pagination : 97-100
ISBN : 9782914518895
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Charif Majdalani, « L'or et la boue », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 20 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/492>

Cahiers Claude Simon

L'or et la boue

par Charif MAJDALANI

« Sans doute y avait-il quelque chose
qu'il n'avait pas su voir,
qui lui avait échappé [...] »
Le Palace

« [...] si bien que l'œil, la conscience abusée,
attirée, captivée par la lumière croyait
suivre la course de quelque chose
qui ne bougeait jamais. »
Le Palace

Il n'est plus besoin de rappeler que l'un des clichés les plus insistants à propos de Claude Simon concerne la longueur de ses phrases. Nul ne contestera que les phrases de Simon sont longues mais quant à ce que leur longueur devienne pour le lecteur une cause d'impossibilité de lecture, voilà qui m'a toujours laissé perplexe. Outre la paresse, ou la mauvaise posture de lecture (attente d'une histoire qui ne vient pas ou pas tout de suite ou pas de manière immédiatement visible), je m'explique mal la chose. Il m'est arrivé de lire Claude Simon à côté de gens bavardant ou discutant sans que cela ait seulement perturbé ma lecture, alors que

je me serais trouvé immédiatement gêné, puis embrouillé et finalement interrompu dans la lecture de n'importe quel texte aux phrases ou à la texture plus simples, probablement parce qu'il est toujours plus facile de se laisser distraire quand on est en train de recréer un monde par l'imagination que lorsqu'on est projeté au cœur d'une scène déployée devant nous à travers le livre ouvert. Car tel est le pouvoir de la phrase de Claude Simon : hypnotique, fascinante, elle met le lecteur de plain pied avec ce qu'elle lui donne à voir, le lui rend palpable, tangible, à portée de main ou de voix. Une fois embarqué, la phrase l'emporte et ne le lâche plus, sculptant le réel sous ses yeux, par son relief, ses retours sur elle-même, son ressassement, ses superpositions, ses insistances, ses infinies retouches et ses immenses métaphores, restituant si précisément les scènes, les hommes et le monde, les faisant si nettement apparaître, sculptés dans le rien à travers la page qu'à la fin c'est lui, le lecteur, qui semble en devenir le sujet et que la longueur de la phrase en est oubliée. Puis, une fois la montée en paroxysme puis la retombée finale venue, la scène demeure en suspens, comme attaché à la rétine ou à l'esprit, laissant le sentiment d'un éblouissement, d'un irrépressible bonheur, d'une plénitude, et la sensation d'une formidable émotion esthétique, comme lorsqu'on passe en voiture, lentement mais sans s'arrêter, devant quelque merveille architecturale ou naturelle qui reste ensuite longtemps attachée à notre esprit comme un charme.

Il n'en demeure pas moins tout de même que les phrases de Claude Simon, dans leur vaste mouvement, finissent par tisser des histoires, quoi qu'on en dise. Certes leurs grandes vagues successives tendent, dans un effet volontaire, à en masquer la préhension immédiate. La grande lyrique du texte, la poétique admirable de la digression, du retour et du re-départ, tout cela déborde systématiquement de partout le fil d'une histoire qui pourtant n'est jamais rompue, qui se dessine clairement et pour finir saute aux yeux. Et à l'instar du mouvement ressassé du texte, cette histoire est toujours incessamment la même de livre en livre, quoique toujours différente, à savoir l'histoire d'hommes engagés dans des combats et des guerres qui sont pour chacun d'entre eux autant de défaites. Chaque personnage de Claude Simon est un protagoniste et un

héros des grands échecs du XX^e siècle et de ses illusions historiques ou eschatologiques. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est que les choix esthétiques de Simon, cette poétique de l'immersion grâce à laquelle le lecteur est plongé avec les personnages dans l'immédiateté de leur existence, au cœur même de leur conscience, ces choix esthétiques reflètent une métaphysique pour laquelle l'homme est sans fin plongé dans l'immanence du monde, englué dans ce que Sartre appelait l'existence en comparaison avec l'être. Davantage encore, l'homme, déjà si strictement incapable de rien discerner d'autre que le bout de son horizon d'homme, ici et maintenant, voit surtout lui échapper les grands desseins de l'Histoire (la grande) dans lesquels il est pris, dans les rets de laquelle il se débat en ayant un temps cru qu'il pourrait en changer le cours et qui finit inéluctablement par le broyer, ou plus généralement par le laisser en rade avec le sentiment que rien ne se passe jamais, que tout est toujours pareil à soi-même. Les lancinantes questions du personnage de *La Route de Flandres* (« comment savoir ? comment savoir ? ») ou du *Palace* (« Comment était-ce ? Comment était-ce ? ») sont en ce sens symptomatiques. Mais symptomatique surtout est le thème quasi obsessionnel de l'incapacité à avancer propre aux personnages de Simon, toujours pris dans une forme de spirale, d'enroulement sur soi-même, ou de stagnation, qu'il s'agisse des bataillons entiers de soldats, ou d'hommes seuls, ou de fugitifs. Cette immobilité, ce surplace et ce piétinement sont toujours accouplés à l'obsession de temps et des climats pluvieux, ou brumeux, ou effroyablement humides et visqueux, ou alors si violemment beaux qu'ils en deviennent éblouissants et mordants, mais dans lesquels en tout cas le monde disparaît à la vue, semble s'être absenté, ou avoir disparu ou être si violemment présent qu'il en devient comme un mirage et dans lequel les hommes sont englués, pris, stupéfaits ou statufiés. Cette double et très explicite thématique est par ailleurs servie par une écriture dont l'une des caractéristiques est l'apparence de piétinement, d'engluement, de surplace. Les extraordinaires techniques du piétinement du texte sont innombrables, depuis l'avancée par plans saccadés, jusqu'à l'étirement du texte grâce aux jeux des participes présents et des parenthèses, en passant par la poétique savante de

la digression et des superpositions temporelles, donnant alors la subtile illusion que rien n'arrive jamais, que rien ne se passe, que rien n'advient.

Or forcément, quelque chose advient. Car il se passe toujours quelque chose dans chaque roman de Simon, révolutions, guerres, bataillons de cavaliers décimés, soldats enlevés par leur propre police politique, fugitifs à la recherche du salut, assassinats. Et tout cela finit par donner un fil au récit, un fil ténu mais qui, à force de tissage, de détissage et de retissage, d'enroulement et de déroulement, de tours et de détours, finit par donner la plus belle des tapisseries. Car la poétique de l'immersion ou celle du piétinement, ou de la digression et de l'étirement n'est pas seulement chez Claude Simon le reflet d'une métaphysique et d'une vision du monde et de l'Histoire. Elle est surtout un choix esthétique. Souvent, dans les romans de Simon, les personnages trouvent une issue au cœur de leur obscurité, et c'est de raconter ou de se raconter des histoires, de redire en mots un vécu qui n'eut pas sur le moment de réalité propre, ou d'imaginer des histoires mettant en scènes les hommes autour d'eux. Raconter des histoires pour échapper aux errements de l'Histoire et à l'immobilité infinie du devenir, telle est l'alternative. L'immense beauté de la phrase de Simon, son caractère magnétique, son relief, sa manière de vous propulser dans la scène décrite et de la magnifier d'un même geste, de faire de la rotture du monde quelque chose d'impérial, le lyrisme et l'ampleur du mouvement du texte, ce quelque chose d'antique et de barbare en même temps que de raffiné et de proustien par quoi les choses les plus banales sont données à voir, c'est simplement de l'art pur en quoi a été transformée la matière brute de l'Histoire. La seule et dernière justification à l'absurdité de notre époque et de toute époque, c'est qu'on peut encore en parler. Et tout en en parlant, la métamorphoser en quelque chose de beau, en faire de l'art, faire de l'or avec la boue.